

Relation véridique des voyages extraordinaires de David Clopton

Livre 1

Rédigée et publiée par Sigurð Ólafsson,
Maître ès arts de l'Université de Thulé



À LONDRES,
Chez Benjamin Motte, Imprimeur-Libraire, rue de La Flotte.

M. DCC. LXVIII.

Cette édition électronique de la *Relation véridique des voyages extraordinaires de David Clopton* reproduit fidèlement l'exemplaire d'époque disponible à la bibliothèque de la British Academy. Seules l'orthographe et la typographie ont été modernisées.

J. S.
Sherbrooke, juillet 2020.

I

Mon père avait bien raison quand il me mettait en garde contre les grands dangers auxquels je m'exposerais certainement en m'aventurant sur les mers. « Mon fils, me disait-il, pourquoi ne restes-tu pas sur la terre ferme, comme moi et tous nos ancêtres ? Pourquoi t'exposer inutilement aux rayons ardents du soleil, aux tempêtes tropicales, à la faim, à la soif et – qui sait ? – au chant des sirènes et aux attaques des monstres marins ? Ne crains-tu pas de t'embarquer sur un vaisseau qui arrivera au bout du monde, et de tomber avec lui dans le vide intersidéral ? Mon fils, je te le dis, reste sur la terre ferme. Il en vaudra mieux pour toi et pour nous tous. » Et ma chère mère d'ajouter : « Mon fils chéri, mon unique enfant, fruit de mes entrailles, chair de ma chair, comment peux-tu ne pas penser à ta vieille mère qui ne veut pas te perdre ! Veux-tu donc ma mort ? Ah ! fils ingrat, qui m'abandonne alors que commencent mes vieux jours ! » Mais rien n'y fit. J'avais le goût de l'aventure et aussi une vive aversion à l'idée de cultiver un lopin de terre qui jamais ne m'appartiendrait et de devoir céder le plus gros de mes récoltes au seigneur de l'endroit. Non, je voulais vivre une autre vie et voir coûte que coûte d'autres contrées ! Et quelles merveilles n'ai-je pas vues ! Que de choses inconcevables et inimaginables à tous ceux qui sont demeurés sur la terre ferme !

Je m'embarquai comme matelot sur un brick nommé L'Albatros. Nous quittâmes le port de Liverpool le premier jour d'avril, à destination de la Terre de Van Diemen, avec une cargaison de laine et d'ale dans nos cales. Les vents nous furent d'abord favorables et notre navire fendit les flots pour parcourir trois mille cinq cent huit furlongs, quatre chaînes, neuf perches, huit pieds et onze liens en direction ouest-sud-ouest. C'est à ce moment que nous entrâmes dans la mer des Sargasses. Les vents cessèrent soudain de souffler. Notre navire s'immobilisa et la bonace dura près de quatre mois. Comme le hareng fumé et les biscuits venaient à manquer, nous jetions nos filets dans l'espoir d'attraper les anguilles qui sont très nombreuses dans ces parages, mais sans jamais prendre autre

chose que des algues. Les anguilles ne mordaient pas davantage à l'hameçon, se contentant de grignoter l'appât. Nos réserves d'eau étaient presque épuisées et le soleil d'août nous brûlait. L'équipage désespérait et, malgré les ordres réitérés du capitaine, il entama hardiment la cargaison d'ale. Certains allèrent même jusqu'à mettre la dent aux ballots de laine pour tromper la faim. L'orgie dura vingt-et-un jours ; et il se serait sans doute poursuivi encore bien longtemps s'il n'avait pas été interrompu par une violente tempête qui arriva du sud. Les matelots n'étant pas en état de manœuvrer notre brick, celui-ci fut ballotté au gré des vents pendant quatre jours. Les voiles furent déchirées ; les cordages, rompus ; le mât de misaine, brisé ; et le gouvernail, arraché. Beaucoup de marins furent emportés par les vagues qui balayaient violemment le pont. Enfin la tempête finit par se calmer et L'Albatros s'échoua sur un banc de sable qui se trouvait à moins d'un furlong d'une grande île à la végétation luxuriante. Les rescapés mirent les chaloupes à la mer et nous accostâmes sur une plage de sable blanc surmontée de hautes falaises. Comme le soleil se couchait, nous décidâmes d'établir notre campement sur place et d'attendre au lendemain pour explorer l'île.

Nous fûmes réveillés par le battement d'un tambour, au rythme duquel s'avancait une grande troupe d'hommes bien disciplinée et armée de toutes sortes d'instruments : haches, scies, pelles, bûches, pics, etc. L'un d'entre eux, vêtu avec un peu plus de recherche et muni d'une espèce de bâton, leur ordonna de se mettre au travail. Quel fut notre étonnement de l'entendre parler anglais, et même de reconnaître l'accent du Gloucestershire !

Sous le regard sévère de l'officier, certains escaladèrent avec agilité le tronc des cocotiers, pour en faire tomber les noix ; d'autres commencèrent à abattre des arbres qui ne portaient pas de fruits, et à les scier pour en faire des planches ; d'autres entreprirent de creuser les sables d'où venait de se retirer la marée, pour y trouver des mollusques ; d'autres encore taillaient d'énormes blocs de pierre à même les falaises. Nous nous approchâmes ouvertement mais prudemment de ces hommes dont l'ardeur au travail nous impressionnait grandement, surtout à cette latitude où la Nature dispense ses dons avec tant de prodigalité, qu'elle incite davantage les hommes à l'oisiveté qu'à l'industrie. Beaucoup semblaient trop absorbés par leur travail pour remarquer notre présence, alors que d'autres nous jetaient des regards torves, sans s'arrêter de travailler. Quant à l'officier, il nous regardait d'un air menaçant, frappant de son bâton dans sa main gauche. Plus nous approchions, plus les battements du tambour s'accéléraient. C'est alors que l'officier hurla : « Au travail, bande de fainéants ! » Les insulaires, beaucoup plus nombreux que nous, nous encerclèrent et nous jugeâmes sages d'obéir et de nous mettre au travail sur-le-champ. Nous nous emparâmes des outils supplémentaires qu'avait apportés avec elle la troupe. L'officier approuva d'un signe de tête. Nous travaillâmes toute la journée au rythme effréné du tambour, en nous demandant si nous n'avions pas mis les pieds dans

une des nombreuses colonies pénitentiaires que sa Majesté avait fait établir aux quatre coins du monde. Le tambour ne ralentit ses battements que quand la lumière du jour commença à décliner. Les insulaires prirent alors les paniers remplis de noix de coco, les seaux pleins de moules et d'huîtres, les planches de bois et les blocs de pierre, et s'en retournèrent par où ils étaient arrivés. Nous les imitâmes, de crainte de provoquer leur courroux.

Nous nous engageâmes dans un sentier étroit et escarpé, dissimulé par un épais manteau de verdure, et nous arrivâmes au haut de la falaise après une heure d'ascension. C'est là que moi et mes compagnons vîmes pour la première fois la cité de Volontarie. Ses tours nous semblaient atteindre le ciel ; l'éclat de ses édifices et de ses épaisses murailles rivalisait avec celui du soleil ; ses canaux concentriques contenaient une eau limpide comme du cristal ; ses rues formaient des motifs géométriques qui ravissaient le regard ; et la mélodie des cloches accueillait les troupes de travailleurs qui de tous côtés regagnaient comme nous la ville. L'officier nous intima brutalement de ne pas nous arrêter. Nous reprîmes notre lourd fardeau et nous franchîmes bientôt les portes de la cité, exténués par cette journée de labeur et le trajet du retour. On nous fit décharger ce que nous portions dans d'immenses entrepôts dont on verrouilla les portes ensuite. Les officiers déposèrent leurs bâtons et distribuèrent des pièces de cuivre aux travailleurs, qui entre-temps s'étaient mis en file. Puis les officiers partirent. Du coup, tout signe de fatigue disparut chez les insulaires. Hommes et femmes discutaient avec vivacité des dernières découvertes faites en astronomie, en mathématiques, en physique et en chimie. D'autres parlaient en connaisseurs des œuvres littéraires et philosophiques récemment publiées, des pièces de théâtre et des opéras qui étaient jouées, ainsi que des tableaux et des sculptures qu'on exposait dans les galeries d'art. Enfin plusieurs se mirent à parler avec aisance dans des langues que mes compagnons et moi n'entendions pas, et dont nous apprîmes plus tard que c'était du français, de l'allemand, de l'espagnol, du portugais, de l'italien, du russe, du chinois, du japonais et de l'arabe. Rendus confus par ce changement soudain chez les insulaires, nous nous regardions les uns les autres avec inquiétude. C'est à ce moment que des insulaires, remarquant notre embarras, nous invitèrent gracieusement chez eux. Jugeant imprudent de refuser, je me résolus à me séparer de mes compagnons et à suivre le petit homme chauve d'une trentaine d'années qui était mon hôte.

George Waterley – car c'est ainsi qu'il se nommait – me fit entrer dans l'immeuble où lui, sa femme et ses trois enfants occupaient un logement petit mais confortable. Tout en préparant le souper, en lavant les langes souillés des enfants, en faisant de menues réparations à leur logement, à leur mobilier et à leurs vêtements, ils s'entretenaient avec moi de leur passion, à savoir les belles-lettres. Mes paupières se fermaient toutes seules et mon estomac criait famine. Je m'étonnais de voir Mary Somerset – la femme de George – discuter avec son mari des corrections

qu'elle apportait au trente-et-unième chapitre d'un roman satirique qu'elle était en train d'écrire, tout en déplumant un poulet, tandis que George, qui épluchait des pommes de terre, me décrivait comment le comédien qui jouera bientôt le rôle du marchand, dans la tragédie qu'il venait d'achever, devait faire son entrée sur scène et déclamer sa tirade. Étant fils de paysan et simple matelot, je n'entendais guère ce qu'ils me disaient, et je m'étonnais qu'un tailleur de pierre – car tel était le métier de mon hôte – et une lavandière – car tel était le métier de mon hôtesse – puissent être homme et femme de lettres. Je ne leur cachai pas ma surprise, dont ils s'étonnèrent fort en retour. Ils m'apprirent que leur voisine de palier, qui passait ses journées assise devant un métier à tisser, n'en était pas moins la plus grande chimiste de l'île ; et que son mari, qui descendait tous les jours dans les entrailles de la terre pour en extraire les richesses, était un claveciniste de premier ordre. Quant aux autres habitants de l'immeuble, on m'apprit qu'il y avait parmi eux un astronome, un géographe, un mathématicien, une poétesse, un compositeur, une physicienne et un peintre, alors qu'ils exerçaient respectivement les métiers de porte-faix, de couturière, de laboureur, de femme de chambre, d'éboueur, de nourrice et de ramoneur.

Je ne comprenais toujours pas comment cela était possible, car il y avait aussi des tailleurs de pierre, des lavandières, des tisseuses, des mineurs, des porte-faix, des couturières, des laboureurs, des femmes de chambre, des éboueurs, des nourrices et des ramoneurs en Angleterre, et jamais ils n'étaient romanciers, dramaturges, chimistes, clavecinistes, astronomes, géographes, mathématiciens, poètes, compositeurs, physiciens et peintres. Je leur dis que j'étais moi-même fils de paysan et matelot, et que par conséquent je savais à peine compter ; et pour ce qui était de lire et d'écrire, il ne fallait pas même y penser. Ils me regardèrent avec un air désolé. Puis George me raconta l'histoire des insulaires :

« Pauvre matelot ! Réjouissons-nous de vivre à Volontarie et non en Angleterre, comme nos ancêtres ! Sachez que les premiers habitants de cette île s'étaient embarqués sur un navire anglais parti de Bristol dans le but de s'établir en Virginie. Mais le sort en décida autrement. Une violente tempête brisa leur vaisseau contre les récifs qui se trouvent au nord de notre île, et les survivants du naufrage fondèrent la cité de Volontarie. Il y avait parmi eux un homme riche et cultivé du nom de Richard Shelley, rompu au commerce comme aux affaires politiques. Il parvint sans peine à s'imposer comme chef aux premiers habitants de l'île et usa de son autorité pour extirper de la nouvelle société les vices qui sévissaient dans son Angleterre natale. Il pensait avec raison que si le peuple est paresseux et inculte, c'est qu'il manque de cœur à l'ouvrage et de bonne volonté. Il entreprit donc de discipliner et de sermonner les premiers habitants de l'île, afin de leur faire connaître la valeur de l'ouvrage bien fait et de leur imposer le devoir de se cultiver eux-mêmes. Il rencontra bien quelques résistances au départ, certains habitants préférant roupiller dans un hamac que de gagner leur vie à la sueur de leur

front et d'acquérir toutes sortes de connaissances. Il remédia à la situation en créant un corps d'officiers devant faire travailler les paresseux et décida d'infliger de fortes amendes et même des privations aux récalcitrants. Quant au fait de les contraindre à cultiver les aptitudes les plus nobles, qui devaient les rendre pleinement humains, c'était plus difficile. Il obtint des résultats mitigés avec la première génération. C'est pourquoi il institua un corps de sermonneurs qui répètent depuis, aux enfants comme aux adultes, à quel point il est important pour chacun de cultiver les arts et les sciences. Les bons effets de sa politique se firent remarquer dès la deuxième génération. Il y a eu quatre générations depuis, et comme vous pouvez le constater, tous les Volontariens sont non seulement des travailleurs compétents, assidus et disciplinés, mais aussi des artistes, des savants et des érudits. Ainsi Mister Shelley avait bien vu : les aristocrates et les bourgeois anglais ont parfaitement raison de blâmer les ouvriers, les paysans et les artisans qui, faute d'efforts, ne cultivent pas leur intelligence et se vautrent dans l'ignorance. Quant à nous, Volontariens, nous prétendons non seulement rivaliser avec ces aristocrates et ces bourgeois quant aux sciences et aux arts, mais aussi leur être supérieurs quant à l'industrie, puisque c'est grâce à notre travail que notre cité prospère. »

On fit tout ce qui s'imposait pour intégrer mes compagnons et moi-même à la société volontarienne. Nous devions consacrer cinq jours par semaine à un travail d'utilité publique. Comme je ne savais rien faire d'autre, on me fit cultiver la terre. D'autres devinrent palefreniers, forgerons, maçons, bûcherons, commis de magasin, ou je ne sais quoi encore, selon leurs talents et leurs connaissances. On nous exhorta à travailler à notre culture les soirs et les fins de semaine, et on nous ordonna de nous marier, afin de payer à la société la chance que nous avions de nous réaliser pleinement en tant qu'êtres humains. Je pris pour femme Clara, une grande brunette bien en chair, bonne travailleuse, et de surcroît une cantatrice très recherchée. Elle eut tôt fait de donner naissance à des triplets, bien avant que je n'apprenne à écrire et à lire correctement. Mes voisins vinrent me féliciter de ma bonne fortune et aussi des devoirs supplémentaires qui en résultaient pour moi. Je devais travailler un peu plus longtemps tous les jours, et parfois aussi la fin de semaine, pour nourrir ma progéniture. Puis on me rappela que je devais compléter rapidement mon apprentissage, car on avait placé en moi de hautes espérances, car je serais tenu responsable de l'éducation que recevraient mes trois enfants. Tous les soirs je rentrais chez moi éreinté par les labours, les semailles ou les récoltes. J'aidais Clara à préparer le repas, après quoi j'avais à peine la force d'ouvrir mon abécédaire. Je m'étonnais de voir Clara, qui travaillait pourtant dans les salines, cultiver assidûment et joyeusement son art. Sa voix devenait toujours plus mélodieuse et son chant plus accompli, et ceux qui assistaient à ses concerts étaient de plus en plus nombreux et enthousiastes. On entendait toujours sa voix de mezzo-soprano dans notre petit appartement : quand

elle épluchait les pommes de terre, quand elle coupait les carottes, quand elle éviscérât les truites, quand elle faisait la lessive, quand elle sortait les ordures, quand elle lavait le plancher, quand elle changeait les langes des petits, quand elle les allaitait, quand elle les mettait au lit. Malgré le bon exemple qu'elle me donnait, mes efforts demeuraient vains. À peine savais-je lire, et avec beaucoup de peine, les mots les plus simples de notre langue. Ma femme en vint rapidement à me mépriser. « David, me criait-elle tous les soirs, tu es un incapable et un paresseux ! Même les enfants des voisins, qui n'ont que cinq ans, savent mieux lire et écrire que toi. C'est parfaitement honteux ! » J'étais effectivement la risée de tout le quartier. Quant à mes compagnons, ils ne s'en tiraient guère mieux. Même notre capitaine, notre pilote et notre chirurgien, qui savaient lire et écrire, en perdaient leur latin, tellement ils étaient assommés par leur travail de gondolier, de muletier et de boucher.

La situation finit par faire scandale. Dans toute la Volontarie on ne parlait plus que de nous. Comme tous les autres habitants, nous avions déjà écouté religieusement les exhortations des sermonneurs des échelons inférieurs. On jugea que cela ne suffisait pas pour nous. C'est pourquoi nous fûmes tous convoqués par le Grand Sermonneur, lequel nous tint publiquement ce discours :

« Nouveaux Volontariens, c'est à vous que je m'adresse ! Nous vous avons accueillis parmi nous ! Nous vous avons donné du travail et un salaire ! Nous vous avons donné nos filles ! Et puis vous ne trouvez rien de mieux à faire le soir que de vous asseoir devant la lanterne magique ou de roupiller, au lieu de suivre des cours du soir et d'apprendre à écrire et à compter, de lire Homère et Virgile dans le texte, de vous intéresser aux derniers progrès scientifiques et techniques, de jouer d'un instrument de musique et de chanter ; ce qui serait la moindre des choses, car vos voisins – qui travaillent aussi fort que vous, sinon plus – usent de leurs temps libres pour faire avancer la science, pour écrire des œuvres littéraires et philosophiques, et pour composer des fugues, des concertos et des opéras. Vous devriez avoir honte ! Secouez-vous donc ! Il suffit de vouloir pour pouvoir ! »

Le Grand Sermonneur continua ses exhortations pendant près de trois heures, et la foule le secondait par des clameurs de plus en plus bruyantes. Finalement nous jurâmes tous solennellement d'apprendre au moins deux langues étrangères, une langue ancienne, une science et un art avant que la Terre ne fasse une fois le tour du Soleil.

Nous nous mîmes au travail avec tant de zèle que nous en perdîmes le sommeil. Nous commençâmes à arriver régulièrement en retard au travail, et notre épuisement était tel que nous accomplissions mal notre travail. On commença par nous réprimander, puis on nous châtia en nous privant d'une partie de notre salaire, en nous faisant payer des amendes et quelques-uns reçurent même des taloches et des coups de bâton. Nous avions beau dire aux officiers que nous ne fermions pas l'œil de la nuit

pour nous cultiver, ils n'en sévissaient pas moins. Nous demandâmes donc aux insulaires de souche comment nous devions nous y prendre pour nous cultiver sans négliger notre travail. Ils nous répondirent qu'avec un peu d'organisation, on trouvait toujours le temps de jouer du violon ou de faire quelques expériences de laboratoire entre le souper et le bain des enfants, et qu'on pouvait très bien lire ou écrire une œuvre philosophique au lit, en attendant de s'endormir. Nous essayâmes, sans succès, et nous nous résignâmes à notre inculture, au grand désespoir de nos tendres moitiés.

L'année s'écoula et on nous fit à nouveau comparaître devant le Grand Sermonneur. On nous mit à l'épreuve et on attribua notre échec à de la mauvaise volonté, à de la paresse, à un manque d'intérêt pour les choses de l'esprit, à une infériorité naturelle, et surtout au fait de ne pas avoir été sermonnés depuis l'enfance, contrairement aux Volontariens de souche. Il fut ensuite décidé qu'on réparerait, ravitaillerait et remettrait à flot notre navire. Ce qui fut vite fait. On nous ordonna alors de reprendre la mer, en nous sommant de ne plus jamais revenir à Volontarie, de crainte que nous ne donnions le mauvais exemple aux habitants et que nous ne les corrompions. Estimant nous en être tirés à bon compte, nous nous empressâmes de prendre le large.

II

Nos marchandises ayant été bues ou avariées, nous n'avions plus aucune raison de naviguer jusqu'à la Terre de Van Diemen. Nous décidâmes, sur les conseils de notre capitaine, de cingler vers l'ouest, dans l'espoir de rejoindre bientôt l'une des Treize Colonies. Cependant, notre boussole ayant été cassée pendant la beuverie ou la tempête qui la suivit, et notre pilote ayant perdu son astrolabe et ses cartes par la même occasion, il devait s'orienter en observant les étoiles. L'air se refroidissait de plus en plus et les jours devenaient de plus en plus courts. Nous lui reprochâmes d'avoir pris le nord pour l'ouest, mais il nia tout. C'était seulement l'hiver particulièrement rigoureux de la Nouvelle-Angleterre qui arrivait déjà. Il s'attendait, disait-il, à apercevoir d'une minute à l'autre Boston ou Plymouth. Il ne reconnut s'être trompé que quand nous dûmes naviguer entre d'immenses blocs de glace. Le capitaine ordonna de faire demi-tour, non sans avoir menacé le pilote de le donner en pâture à l'équipage si on en venait encore une fois à manquer de vivres à cause de lui. C'est à ce moment qu'une gigantesque baleine cornue fit surface à bâbord et fonça droit sur notre brick. Conformément à l'usage en vigueur chez les marins en pareille circonstance, le capitaine fit jeter à la mer une douzaine de tonneaux vides pour leurrer le monstre. Celui-ci, quand il comprit qu'on s'était joué de lui, fit demi-tour et, après avoir pris son élan, transperça avec fureur notre brick de la corne démesurément longue qu'il avait au front. Beaucoup furent projetés par-dessus bord et transformés sur-le-champ en autant de glaçons. Les autres s'agrippaient désespérément aux cordages et aux mâts, alors que le monstre secouait furieusement la tête pour dégager sa corne, sans y parvenir. Folle de colère, l'immense bête nageait à toute allure, en changeant constamment de direction ; nous en étions tout étourdis. Voilà six jours que cela durait – nous nous étions résignés depuis longtemps à une mort certaine – quand nous aperçûmes à tribord une île vers laquelle le monstre fonçait, et sur la plage de laquelle il s'échoua, à bout de forces. Nous sautâmes sur la terre

ferme et commençâmes à le dépecer avec nos sabres et à dévorer sa chair crue, tant nous étions affamés, car nous n'avions pu nous sustenter depuis le moment où L'Albatros avait été encorné, ne pouvant lâcher nos prises sans courir le risque d'être projetés dans la mer glaciale. Rassasiés mais épuisés, nous remontâmes à bord du navire échoué pour y dormir.

« Brutes inhumaines et sanguinaires ! Bêtes féroces et contre nature ! Monstres immoraux et avides de chair crue ! Allélophages cruels et barbares ! » C'est par ces paroles, et d'autres de la même espèce, que nous fûmes tirés de notre sommeil. Nous montâmes sur le pont et constatâmes que quelques milliers d'hommes et de femmes, vêtus d'habits rapiécés et brandissant des fourches, des gourdins et des piques, s'étaient rassemblés devant la carcasse de la baleine. Notre capitaine, qui avait lu moult récits d'explorateurs, supposa que la baleine était un animal sacré pour les indigènes, comme l'étaient ailleurs, la vache, la chèvre et le mouton. Il leva la main pour demander que cessent les clameurs et qu'on le laisse parler :

« Ô indigènes, nous n'avons rien fait de contre nature. Il est dans la nature de l'homme de manger pour assouvir leur faim, comme le font d'ailleurs tous les animaux. Les moutons mangent de l'herbe et les loups mangent des moutons. C'est dans l'ordre de la nature. Cela s'appelle la chaîne alimentaire. Mais si dans notre ignorance nous avons mangé la chair d'un animal sacré pour vous, sachez que nous l'avons fait par nécessité et dans l'ignorance du caractère sacré de cet animal. Dites-nous ce que nous pouvons faire pour racheter notre faute et calmer votre courroux. »

La foule se scandalisa de ces propos. Beaucoup proposèrent de nous lapider sans autre forme de procès, pour ensuite nous découper en petits morceaux et nous donner en pâture aux poissons, afin de redonner à la mer ce que nous lui avions injustement pris. Mais un homme nommé Benjamin Wacko, à l'habit plus rapiécé que les autres, à la chevelure et à la barbe hirsutes, et dont nous apprîmes plus tard qu'il était une espèce de gourou, leur intima de le laisser nous répondre :

« Ô créatures altérées de sang, sachez que ce n'est pas la baleine qui est sacrée pour nous, mais tous les animaux. Ne savez-vous pas que tous les animaux sont dotés de sensibilité, qu'ils sont capables de souffrance, et que par conséquent ils sont nos frères et nos sœurs, et forment avec nous la communauté des êtres sensibles. Il est sacrilège de porter atteinte à leur vie, et il l'est encore plus de se repaître de leur chair. C'est du cannibalisme ! Rien de moins ! Alors que nous importe que vous mangiez du bœuf, du porc, du mouton ou du poulet, et non de la baleine ! C'est du pareil au même ! Et nous ne saurions davantage tolérer la consommation de produits laitiers, d'œufs ou de n'importe quel autre produit d'origine animale, car c'est là exploiter des êtres vivants et sensibles comme nous ! De quel droit pourrions-nous faire une telle chose !

Et ne savez-vous pas que la consommation de viande n'est pas compatible avec le développement durable ? Savez-vous qu'environ dix kilogrammes de plancton doivent être consommés pour produire un kilogramme de viande de baleine, et qu'environ dix kilogrammes de foin doivent être consommés pour produire un kilogramme de viande de bœuf, qu'environ dix kilogrammes de grains doivent être consommés pour produire un kilogramme de viande de poulet ? Et je ne parle même pas de l'eau qu'il faut pour irriguer les champs et abreuver les vaches et les poulets... Quel gaspillage ! En consommant de la viande de n'importe quelle sorte, n'êtes-vous pas une menace non seulement pour l'avenir de l'humanité, mais aussi pour celui de la vie sur Terre ? »

Des pierres furent lancées dans notre direction avant même qu'on laisse à notre capitaine le temps de répondre, tant notre culpabilité était avérée aux yeux des indigènes. Mais le gourou leva la main pour différer notre lapidation. Notre capitaine s'y prit plus habilement cette fois-ci :

« Ô indigènes, nous ne sommes nullement les monstres barbares que vous nous croyez être. Sachez que nous naviguons paisiblement quand ladite baleine, par inadvertance, empala notre vaisseau sur sa corne. Tous nos efforts pour nous dégager furent vains, de même que ceux du pauvre animal, qui finit par s'échouer sur cette plage, pour y mourir d'épuisement, tant notre vaisseau était un fardeau bien trop grand pour ses forces. Voulant éviter le gaspillage de ces milliers de tonnes de viande, et aussi des dizaines de milliers de tonnes de plancton consommées pour les produire, nous nous sommes résignés – bien à contrecœur – à la manger. Voilà pourquoi nous avons agi ainsi. »

Le gourou répliqua ceci, après avoir fait signe à la foule de se calmer :

« Quoi que vous disiez, vous avez mal agi. Sachez qu'aucune circonstance atténuante ne vous autorise à manger la chair d'une autre créature sensible ou à l'exploiter pour servir vos intérêts. Les animaux ont les mêmes droits que vous, et leurs dépouilles doivent être respectées au même titre que celles des êtres humains. Et bien que nous nous refusions catégoriquement à juger des actes selon leurs effets – comme pourrait nous y inciter malheureusement l'utilitarisme mesquin et nuisible en vogue partout dans le monde, si nous en jugeons par les marins qui font escale ici deux ou trois fois par an –, il est évident que votre acte est aussi condamnable si nous le jugeons en fonction de ses conséquences, de bons effets ne pouvant pas découler d'un acte fondamentalement mauvais. N'est-il pas vrai que les décomposeurs auraient recyclé la matière organique de cette pauvre baleine si vous ne l'aviez pas fait ? Par conséquent, il est faux de dire qu'elle aurait été gaspillée. En la mangeant, vous avez ajouté un intermédiaire inutile entre la carcasse de la baleine et les décomposeurs, vous avez ralenti la réintégration de la nécromasse à la base de l'écosystème, vous y avez entraîné des dépenses inutiles d'énergie. Autrement dit, vous avez grandement troublé le fragile équilibre de l'écosystème local. D'autant plus que vous êtes responsables

de la mort de cette baleine, qui serait toujours vivante si vous n'aviez pas eu la drôle d'idée de naviguer sur la mer, au lieu de la laisser aux poissons et aux cétaqués, comme Mère Nature, dans son infinie sagesse, l'a voulu. Mais assez parlé ! Reconnaissez-vous votre faute ? »

Notre capitaine, qui considérait avec crainte la foule menaçante, jugea opportun de ne pas essayer de justifier davantage notre acte : « Ô les plus moraux des hommes, nous reconnaissons notre faute. Nous nous repentons. Nous pensions bien faire, mais nous avons mal agi. Nous pardonneriez-vous ? Nous direz-vous ce que nous devons faire pour racheter notre faute ? »

La foule se calma et cessa de brandir fourches et gourdins. Le gourou répondit ainsi :

« Nous voyons que vos intentions étaient bonnes et que vos cœurs sont purs. Il y a donc de l'espoir. Mais sachez qu'il n'y a point de salut pour tous ceux qui ne vivent pas comme nous et qui ne partagent pas les mêmes sentiments que nous. Jurez-vous de faire tout ce que nous vous dirons de faire pour vous amender ? Si nous pouvons vous excuser d'avoir mal agi faute de connaître la vérité, jamais nous ne vous pardonnerons d'ignorer la vérité après l'avoir entendue. »

Nous eûmes à peine le temps de jurer que les indigènes commencèrent à démanteler L'Albatros. Nous apprîmes plus tard qu'on construisit ou répara des maisons avec le bois de la coque et les mats, qu'on fondit les canons pour en faire des bûches, des pics, des scies, des marteaux et des clous, et qu'on confectionna des pantalons et des chemises avec les voiles. Bien que je me sois alors dit que les indigènes retardaient le retour à la terre de tous les matériaux qui constituaient notre vaisseau, et donc qu'ils étaient un intermédiaire inutile, j'ai jugé sage de garder ma remarque pour moi et de ne pas manquer de politesse à l'égard de nos hôtes.

On nous conduisit à l'intérieur de l'île, dont nous apprîmes qu'elle se nommait Puritanie. On nous fit loger dans les cabanes des indigènes, regroupés en petits hameaux dont les habitants cultivaient les terres environnantes et élevaient en commun leur nombreuse progéniture. On nous servit de la bouillie d'orge aux betteraves, au chou et aux haricots, qu'on s'efforça de nous présenter comme une réussite gastronomique. Puis on nous envoya travailler, certains dans les champs, d'autres dans les forêts, aux côtés des hommes, des femmes, des vieillards et des enfants. Nous eûmes vite fait de constater que les Puritaniens, même si des milliers de chevaux sauvages vivaient sur l'île, se refusaient à les utiliser, y voyant quelque chose de profondément immoral. Soit ils ne faisaient pas de labours, soit ils s'attelaient eux-mêmes à la charrue. Non seulement les arbres abattus n'étaient pas tirés hors des forêts par les chevaux, mais on refusait aussi d'utiliser les rivières pour faire la drave, par crainte de tuer ou de blesser les poissons, ou même de les déranger. Quant à la pêche, à la chasse et à l'élevage, ils étaient évidemment

interdits, même si les bancs de morues étaient tellement grands qu'ils étaient visibles du rivage, même si des hordes de cochons sauvages dévastaient régulièrement les récoltes.

Malgré ces durs travaux, nous nous réjouîmes secrètement de ne pas avoir à passer les soirs et les nuits à nous cultiver comme chez les Volontariens, ce que nous jugeâmes prudent de ne pas dire aux Puritaniens, par crainte de leur donner une mauvaise idée. Bien que nous ayons été forcés d'adopter ce mode de vie, il était loin de nous déplaire.

Ce labeur était interrompu par deux repas pris en commun : au milieu de la journée avec les camarades-cultivateurs ou les camarades-bûcherons ; à la fin de la journée, avec les camarades-voisins. Pour les Puritaniens, il est inenvisageable et moralement inacceptable de manger à l'écart avec quelques amis. Cela revient à s'isoler de la communauté, à manifester une préférence arbitraire envers quelques Puritaniens, à priver injustement de la même amitié tous les autres membres de la collectivité qui y ont également droit, et donc à contribuer au relâchement des liens étroits qui doivent unir l'ensemble de la tribu puritanienne. Sans lois écrites et sans gouvernement, chaque membre de la tribu a non seulement l'obligation d'éprouver la même sympathie envers tous les autres Puritaniens, mais aussi de veiller à l'existence chez les autres de ce sentiment nécessaire à la solidarité et à la cohésion de toute la tribu.

Une fois le repas du soir terminé, les Puritaniens usent des heures qui restent avant le coucher pour exécuter de menus travaux autour ou à l'intérieur de l'établissement. Afin de rendre bien sensibles l'interdépendance de tous les membres de la tribu, l'usage veut que chacun accomplisse ces travaux pour des camarades-voisins, lesquels en font autant pour d'autres camarades-voisins. Si bien que grâce à ces échanges indirects de services, non seulement l'autarcie de chaque habitation est assurée, mais aussi sa cohésion interne. Un premier Puritanien reprise les chaussettes d'un second, qui tresse un chapeau de paille pour un troisième, qui surveille les jeunes enfants d'un quatrième, qui répare le toit de la cabane où doit dormir un cinquième, qui aiguise la faucille utilisée par un sixième, qui répare les sandales d'un septième, qui taille l'écuelle de bois dans laquelle mangera le premier.

Désireux de nous rendre utiles à la tribu qui nous avait si généreusement accueillis, et aussi de participer activement à la vie communautaire, mes compagnons et moi décidâmes de lui faire connaître les bienfaits de la civilisation, qu'elle ignorait en raison de son mode de vie frugal et de son isolement. L'un fit pousser du tabac, un autre brassa de la bière avec les miettes de pain récupérées à la fin des repas, un autre dessina des plans pour construire un moulin à vent, un autre mit au point des teintures pour les habits à partir des plantes de l'île, un autre fabriqua une presse à imprimer, un autre fabriqua des violons, un autre entreprit de sculpter une paroi rocheuse, d'autres commencèrent à répéter une pièce de Shakespeare. Contrairement à ce que nous avons pensé jusque-là,

beaucoup d'entre nous avaient appris quelque chose chez les Volontariens, ce qui se manifestait maintenant que nous ne subissions plus quotidiennement des pressions pour faire nos preuves.

Au début les Puritaniens nous laissèrent faire. Certains se montraient curieux et nous prêtaient même main-forte. Cependant cela ne dura pas. On commença par nous reprocher de répandre les vices du tabagisme et de l'alcoolisme, de donner le mauvais exemple aux enfants comme aux adultes, de miner la santé des fumeurs et des non-fumeurs, et de priver toute la communauté de leur travail, aussi bien en raison du temps perdu en vain à fumer et à boire, qu'en raison de la diminution des forces de travail qui en résulte. D'ailleurs, si la Nature avait voulu que les hommes fument et boivent, n'aurait-elle pas créé des arbres à pipes et des sources de bière ? Ensuite on accusa ceux d'entre nous qui avaient commencé à construire un moulin à vent pour moudre le blé, de vouloir remplacer les hommes par des machines, d'inciter les Puritaniens à la paresse en les habituant à faire leur travail par des machines plus efficaces qu'eux, et de priver tous les Puritaniens des fruits d'un travail qui serait mieux fait s'il était fait par des mains et des bras humains. Quant aux étoffes teintées en bleu, en vert, en jaune, en safran et en rouge, on nous dit avec hauteur que c'était là un luxe vain et que les vêtements protègent aussi bien du soleil, de la pluie, du vent et du froid quand ils sont brunâtres ou grisâtres, et qu'alors on n'a pas peur de les salir en travaillant. En ce qui concerne la presse à imprimer que nous étions en train d'achever, on la considéra avec méfiance, et on finit par exiger qu'on ne publiât que des écrits conformes à la morale des Puritaniens. Comme le moindre Puritanien nous harcelait et, fort de l'autorité que lui donnait la communauté, nous intimait d'obtempérer, nous dûmes mettre fin à nos activités immorales.

Cependant les Puritaniens nous laissèrent construire la scène sur laquelle nous devions jouer Othello puisqu'ils ignoraient ce qu'était le théâtre. De toute évidence ils s'imaginaient que c'était une espèce séchoir à maïs, ce à propos de quoi nous jugeâmes sage de ne pas les détromper. Pour les mêmes raisons, nous réussîmes à faire passer nos répétitions informelles, auxquelles ils n'entendaient presque rien, pour des chants de travail. Si bien qu'on nous laissa en paix jusqu'à la première représentation.

Peu s'en fallut que notre pilote et notre chirurgien, qui jouaient le rôle d'Iago et de Roderigo, fussent lapidés durant la première scène pour le mal qu'ils osaient dire du Maure. Ils durent enlever leurs perruques et leurs chapeaux pour essayer de faire comprendre aux spectateurs ce qu'ils étaient, à savoir des comédiens. On leur cria qu'on savait maintenant qui ils étaient et où ils dormaient, que leurs propos haineux ne demeureraient pas impunis même s'ils se déguisaient lâchement pour les proférer, et que par conséquent ils ne perdaient rien pour attendre. Le tollé repris de plus belle dès qu'Othello monta sur scène. Nous n'avions pas de Nègre dans notre équipage et notre capitaine dut se barbouiller le visage de noir pour

jouer son rôle. Les accusations de racisme fusèrent de toutes parts. Les spectateurs envahirent la scène et s'apprêtaient à rouer copieusement de coups notre capitaine quand le Grand Gourou les arrêta net d'un geste impérieux et prit la parole :

« Ô étrangers ! Ô les plus méchants des hommes ! Nous vous avons accueillis parmi nous après votre naufrage. Nous vous avons nourris, vêtus et logés. Nous ne vous avons pas punis pour l'assassinat lâche et barbare de la baleine que vous avez dévorée presque sous nos yeux. Et voilà comment vous nous remerciez ! Mais maintenant nous savons ce que vous êtes : des racistes ! Nous n'attendons plus que du mal de vous. Il est non seulement grand temps de vous châtier, mais aussi de prévenir tous les crimes haineux que vous ne manquerez pas de commettre tôt ou tard. Pour que tout soit fait selon les règles de la justice la plus rigoureuse, et que le principe de parité des sexes soit respecté, j'invite Mary Righteous à présider avec moi cette assemblée et à y représenter toutes les femmes. »

Une grande femme mince aux yeux, cou et serres d'oiseau de proie monta rejoindre le Grand Gourou. On leur apporta deux bûches en guise de tabourets, pour qu'ils puissent rendre justice à leur aise. Le Grand Gourou s'adressa ainsi à nous tous en général, et plus particulièrement à notre capitaine :

« Souhaitez-vous dire quelque chose à la communauté avant qu'elle ne décide de votre sort ? »

Notre capitaine, qu'entouraient quatre robustes gaillards, lui répondit ceci :

« Ô Grand Gourou, ô représentante de toutes les femmes, tout cela n'est qu'un malheureux malentendu. Othello est le héros de la pièce que nous jouons. Et ce sont Iago et Roderigo, deux Vénitiens, deux Blancs, qui sont représentés comme des traîtres et des fourbes qu'on peut difficilement aimer. Et si Othello n'est pas entièrement irréprochable – qui d'entre nous l'est, hélas ! –, c'est parce qu'il est manipulé par ces deux Blancs, qui d'ailleurs ne lui veulent pas du mal parce qu'il est Maure, mais parce qu'il a promu quelqu'un d'autre à une position d'autorité au lieu d'Iago, et qu'il a épousé secrètement Desdemona, dont Roderigo est amoureux. »

Le Grand Gourou répliqua du tac-au-tac :

« S'il en est ainsi, si Othello est le héros de la pièce, alors votre troupe et vous êtes coupables de « black face » et d'appropriation culturelle. En faisant jouer son rôle par un Blanc maquillé en Noir au lieu de le faire jouer par un Noir, vous insultez tous les Noirs et vous vous appropriez un héros noir. C'est une forme de racisme et de néo-colonialisme tout à fait odieuse ! »

Notre capitaine, qui n'entendait pas davantage quelque chose à ce charabia que nous, demeura bouche-bée. Mary Righteous en profita pour exprimer les récriminations de tout le sexe féminin :

« Vous devriez avoir honte ! Sachez que quand j'ai appris que vous alliez jouer cette pièce affreuse, je vous ai subtilisé un des exemplaires que vous utilisiez pour vos répétitions. Je connais donc la triste fin qui attend Desdemona aux mains de son amant jaloux. A-t-on idée de représenter de tels actes de barbarie sur scène, et sous une forme esthétisée ! Mais il est encore plus odieux, comme vous essayez de le faire, d'excuser cette violence dont toutes les femmes sont victimes en même temps que Desdemona, sous prétexte qu'Othello aurait été manipulé par ses ennemis. La belle excuse que voilà ! En fait, la mise en scène du meurtre barbare et inhumain de Desdemona est d'autant plus immoral que tout le tragique de l'intrigue repose sur le fait qu'Othello a eu tort de la tuer alors qu'elle n'était pas coupable d'adultère ; ce qui laisse entendre qu'il aurait eu raison de l'assassiner si elle avait été vraiment coupable d'adultère ! C'est inadmissible ! Et le plus horrible, c'est qu'on a trouvé une femme pour participer à la représentation de ces horreurs sur scène. Allons, traîtresse, montre-toi donc ! »

Le mousse de quinze ans que nous avions accoutré en femme pour jouer Desdemona souleva sa jupe d'une main pour lui montrer son membre viril. Tout l'équipage éclata de rire et Mary Righteous faillit étouffer de colère. Mais ne se laissant pas démonter pour si peu, elle poursuivit, encore plus scandalisée qu'avant :

« Mais ne voyez-vous pas que c'est encore pire ! C'est faire une bouffonnerie d'une tragédie qui devrait susciter l'indignation dans tout cœur humain ! Voilà ce que vous êtes tous, Shakespeare et vous : des mâles blancs rétrogrades, machistes et misogynes ! »

Comme elle étouffait d'indignation, notre capitaine en profita pour reprendre la parole :

« Madame Righteous, vous voyez bien que c'est une œuvre de fiction. Vous ne pouvez pas nous attribuer, à Shakespeare et à nous, les actes d'Othello, un personnage fictif ; pas plus que vous pouvez considérer ces actes comme des crimes qu'il faudrait châtier, puisque Desdemona, qui n'existe pas davantage qu'Othello, jamais n'a été tuée et jamais ne le sera. Il n'y a pas de victime et donc pas de crime. »

Entre-temps, Mary Righteous avait repris son souffle :

« Ce n'est pas une femme réelle et particulière qu'on tue. C'est le meurtre symbolique de la Femme et de toutes les femmes qu'on a tuées et qu'on continue de tuer, au nom de la domination masculine ! En tuant symboliquement Desdemona, vous incarnez sur scène – Shakespeare et toute votre vile troupe de mâles ! – la haine et le mépris millénaires des hommes pour la Femme, vous êtes ceux par qui s'accomplissent toutes les violences dont la Femme est victime ! »

Et le capitaine de répliquer vivement, comme s'il était insulté dans son anglicité :

« Mais Othello est un Maure, alors que Shakespeare et nous sommes des Anglais. Et on peut difficilement attribuer les passions d'un Maure à des Anglais, il me semble ! »

Le Grand Gourou vint à la rescousse de Mary Righteous :

« Alors Shakespeare et vous en profitez pour répandre insidieusement des stéréotypes sur les Maures, qui ne sont quand même pas des bêtes sanguinaires. Et à supposer qu'il y ait vraiment des Maures comme ça, ce n'est pas leur faute : ce sont avant tout des victimes de leur religion et de leurs mœurs, et il faut davantage les prendre en pitié que les blâmer. »

Mary Righteous conclut triomphalement :

« Ce qui veut dire que Shakespeare et vous, vous êtes des mâles blancs xénophobes et racistes ! »

Le Grand Gourou approuva d'un signe de la tête et poursuivit :

« À quoi s'attendre d'autre d'un auteur typiquement anglais, d'un vulgaire poète de cour servant les intérêts de la monarchie et de la noblesse, lesquelles le finançaient pour représenter leurs actes les plus barbares et les rendre beaux et acceptables aux yeux de leurs sujets. Il y a une raison pourquoi nos ancêtres ont fui notre vieille Angleterre il y a presque cent ans : c'est qu'ils aimaient la liberté et l'égalité, tout comme nous. Non seulement le théâtre est un divertissement aristocratique qui n'a d'autre but que de se distinguer du peuple et de détourner d'activités plus utiles – Shakespeare ne vaut pas une bonne paire de bottes, comme on dit –, mais il est aussi un divertissement trompeur et corrupteur. C'est le mensonge érigé en art, qui représente ce qui n'est pas, et qui fait passer le bien pour le mal et le mal pour le bien, comme l'a avoué lui-même Shakespeare quand il a écrit *Fair is foul, foul is fair*.

C'est pourquoi nos mères et nos pères, nos grands-mères et nos grands-pères vinrent s'établir sur l'île de Puritanie, et y fondèrent une communauté qui n'est plus exposée aux maux corrupteurs de ce qu'on appelle à tort la civilisation, et dont le mode de vie sain et pur est caractérisé par la simplicité volontaire, aussi bien en ce qui concerne les besoins physiques qu'en ce qui concerne les choses de l'esprit. Car c'est cette simplicité qui nous permet, en tant que communauté, de vivre en harmonie avec la Nature et de ne pas perdre les repères moraux qui devraient dicter leur conduite à tous les êtres humains.

Mais il est temps que l'assemblée rende son verdict. Que ceux qui ont la conviction profonde que les accusés sont coupables lèvent la main ! »

Toute la communauté leva la main à l'unisson. Il s'ensuivit un débat dont l'objet était le châtement qu'il fallait nous infliger pour nous punir de nos crimes. L'un proposa de nourrir les cochons sauvages avec notre chair, un autre proposa d'engraisser les champs avec nos cendres, en

invoquant le principe selon lequel rien ne doit se perdre. Nous ne fûmes épargnés que parce que Mary Righteous décréta que tout l'écosystème de Puritanie, et donc aussi toute la communauté, seraient alors irrémédiablement contaminés par notre chair, notre sang et nos cendres. Le Grand Gourou proposa plutôt de rendre à la mer ce qui venait de la mer. On construisit d'immenses radeaux sur lesquels on nous embarqua avec quelques biscuits et quelques cruches d'eau, sans même nous laisser le temps d'enlever nos costumes de théâtre et de reprendre nos habits. Ainsi les Puritaniens eurent la satisfaction de se débarrasser de nous sans souiller de notre sang impur leurs mains immaculées.

III

Dépourvus de voiles et de rames, nos radeaux dérivèrent dans des directions différentes. À l'aube du second jour, aucun des dix-huit autres radeaux n'était visible. Moi et mes trente-six compagnons d'infortune grignotions les neufs biscuits et buvions les quatre gorgées d'eau qui nous restaient. Alors que nous étions sur le point de nous résigner à mourir de soif et de faim d'ici quelques jours, le ciel se couvrit soudain d'épais nuages, la surface de la mer se mit à frémir et une trombe marine se forma à moins de trois chaînes devant notre embarcation. Il ne nous restait plus qu'à faire notre dernière prière et à demander pardon à Dieu pour nos nombreux péchés. Nous en étions à exprimer nos regrets d'avoir prononcé en vain le nom de Dieu, de ne pas avoir honoré nos parents, et d'avoir eu des pensées impures en regardant quelque femme puritanienne, quand la trombe frappa notre radeau de plein fouet. Celui-ci, au lieu d'être pulvérisé, fut aspiré vers le haut et projeté sur une autre mer houleuse. Nous comprîmes, en voyant les éclairs qui la sillonnaient, que nous naviguions maintenant sur les nuages. Comme ceux-ci étaient sur le point de se dissoudre pour tomber en pluies torrentielles, nous nous mîmes à pagayer avec nos mains dans l'espoir d'atteindre ce qui nous semblait être une île. À peine deux de mes compagnons et moi-même eûmes-nous le temps de bondir sur le rivage que les nuages se divisèrent en milliards de gouttes d'eau. Tous les autres furent entraînés dans le vide avec le radeau. Terrifiés par le fracas effroyable du tonnerre et la mort atroce de nos compagnons, nous nous réfugiâmes dans les anfractuosités formées par les innombrables rochers dont était parsemée la plage de galets.

Quand l'orage cessa, la nuit était tombée depuis longtemps. À cette altitude la Lune nous paraissait deux fois plus grosse. Nous en conclûmes faussement que sa proximité était la raison pour laquelle une lumière diffuse chassait les ténèbres. Nous profitâmes de cette clarté inhabituelle pour reconnaître l'île. Nous comprîmes notre erreur quand nous gravâmes un cap et aperçûmes une immense cité qui s'étendait à perte de vue. Nous

n'avions pas mis pied sur une île, mais sur un véritable continent. Les édifices de Moralie – qui ont la forme de cylindres, de parallélépipèdes rectangles et de prismes hexagonaux ou octogonaux – se dressaient majestueusement devant nous et semblaient atteindre les étoiles, tant leur hauteur était considérable. Les milliards de lanternes qui les illuminaient formaient au-dessus de la ville un dôme de lumière orangée.

Affamés, nous décidâmes de ne pas attendre le jour pour entrer dans les faubourgs. Dans les rues bien éclairées par des espèces de globes vitreux, mais désertes et silencieuses, se succédaient des maisons semblables à un ou deux étages devant lesquelles étaient stationnées un ou deux carrosses métalliques tout aussi semblables, à côté d'un petit carré de pelouse fraîchement tondu. Nous marchâmes pendant environ une heure dans ces rues bien droites et bien pavées, qui se coupaient les unes les autres à angle droit, sans rencontrer âme qui vive. Puis un grand carrosse métallique blanc avec un trait bleu, d'une forme différente de tous les autres carrosses que nous avons vus jusqu'alors, vint lentement vers nous. Une lanterne rouge et une autre bleue, qui se trouvaient sur le toit du carrosse, commencèrent à clignoter. Deux hommes et deux femmes, tout souriants et vêtus entièrement de bleu, sortirent du carrosse. Chacun avait une lanterne à la main, laquelle émettait une vive lumière blanche. Mes compagnons et moi en conclurent que c'était une patrouille du guet.

Sur un ton où se mêlaient douceur et réprobation, l'une des femmes nous demanda si nous ne pensions pas qu'il valait mieux dormir à cette heure que de flâner dans les rues, et qu'il serait plus prudent de marcher sur le trottoir plutôt que dans la rue, surtout que nous n'avions pas de bandes réfléchissantes sur nos vêtements. Après avoir échangé un regard d'incompréhension avec mes deux compagnons, je lui répondis que nous venions tout juste d'arriver dans leur belle ville, et par conséquent que nous ignorions qu'un couvre-feu y était en vigueur et que ses lois obligeaient les promeneurs à marcher sur les trottoirs.

La femme, toujours sur le même ton, rétorqua : « Il ne s'agit pas de cela. Nous ne pouvons tout de même pas nous encombrer de lois et de règlements pour des questions de jugement et de bon sens. La nuit n'est-elle pas faite pour dormir et le jour pour travailler ? Ne devriez-vous pas vous reposer pour arriver en pleine forme au travail demain matin ? Ne comprenez-vous pas qu'en marchant ainsi au milieu de la rue, vous allez vous faire happer par un carrosse ? Pensez donc à votre bien-être et à votre sécurité ! »

Comme nous ne savions que répondre, elle nous demanda où nous habitions et elle nous proposa de nous reconduire à l'auberge. Je lui expliquai que nous venions de très loin, de l'autre côté de l'océan, qu'une violente tempête avait emporté notre radeau dans les airs et l'avait jeté contre les rivages de leur continent il y avait à peine quelques heures, et que nous n'avions guère les moyens de dormir dans une auberge. Les

gardes nous regardèrent avec compassion et la femme s'exclama : « Des migrants ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? » On s'empressa de nous souhaiter la bienvenue et de déplorer les dures épreuves auxquelles nous avions été confrontés. On nous offrit du café bien chaud et des beignets, puis on nous conduisit au commissariat où on nous servit un bon repas, où on nous donna des vêtements neufs et élégants, et où on mit à notre disposition des chambres, en attendant de nous trouver un logement digne de ce nom.

Dès le lendemain, nous reçûmes la visite d'une femme dénommée Amandine, qui disait être une travailleuse sociale. Comme nous ne comprenions pas de quoi il s'agissait, elle nous apprit que son métier était de favoriser notre intégration à la société moraliennne et de régulariser notre situation, c'est-à-dire d'obtenir un permis de travail, ainsi que le statut de résident permanent et ensuite celui de citoyen. Nous la remerciâmes avec effusion puisque nos incessantes pérégrinations commençaient à nous peser. Puis nous nous demandions s'il était même possible de redescendre sur terre sans avoir à sauter dans le vide. Nous louâmes donc la grandeur et la générosité du roi des Moraliens, auquel nous attribuions l'accueil chaleureux que l'on nous faisait, à nous pauvres naufragés. La travailleuse sociale fit une moue, puis elle nous répondit :

« Je vois qu'il me faut faire votre éducation politique et historique : c'est aussi mon travail. Nous n'avons plus de roi depuis que nous avons démis le dernier de ses fonctions, il y a de cela environ 150 ans. Ses ancêtres et lui ne se souciaient aucunement des intérêts de leurs sujets. Bien au contraire, ils les exploitaient sans pitié pour accroître la prospérité de leur maison. La Chambre des Nobles n'avait pas davantage cure du bien-être du peuple, qu'elle utilisait seulement pour donner plus de force à ses revendications contre le pouvoir royal, ce que ce dernier faisait à son tour pour réduire à son profit les privilèges de la noblesse. Et quand le peuple se montrait furieux d'avoir été floué de part et d'autre, le roi et les nobles unissaient leurs forces pour réprimer dans le sang les émeutes. Mais vint un jour où les conflits opposant les nobles au roi devinrent si grands que ceux-ci s'abstinrent d'intervenir quand le peuple se révolta, afin de contester les nouvelles contributions que le roi leur demandait pour son armée et la construction de son nouveau palais. Le peuple, qui avait appris de ses erreurs, se retourna contre la noblesse aussitôt après avoir capturé le roi. Un tribunal populaire jugea tous ces opulents seigneurs, qui furent condamnés à l'exil à perpétuité.

C'est à ce moment que notre continent, allégé de leur poids, commença à s'élever dans les cieux, et que nous décidâmes de remplacer le régime monarchique et aristocratique, à la fois désuet et immoral, par un régime démocratique, avec un président, un cabinet des ministres, un parlement et des partis politiques. Notre nouvelle constitution donna les pouvoirs que détenait le roi à un président élu au suffrage universel pour une durée de quatre ans, et ne pouvant pas être élu pour plus de deux

mandats. Comme son autorité découlait de la volonté populaire, nous ne jugeâmes pas nécessaire de borner autrement son pouvoir. Il était donc libre de choisir ses ministres et ses conseillers, qu'il devait néanmoins faire approuver par les membres du parlement, ce qui s'avérait facile si le parti présidentiel détenait la majorité parlementaire, et plus difficile si ce n'était pas le cas. Les lois et les budgets conçus par le président et le gouvernement devaient aussi être adoptés par le parlement. Nos aïeux eurent tôt fait de constater que le président, les ministres et les parlementaires ne se souciaient guère plus des intérêts du peuple que le roi et les nobles qu'ils avaient chassés. Ils utilisaient le pouvoir politique qu'ils détenaient individuellement ou collectivement pour s'enrichir, pour faire avancer leur carrière politique, pour accroître l'influence et le prestige de leur parti politique, et pour défendre les intérêts des riches qui les finançaient, légalement ou illégalement. Les scandales de corruption se multipliaient, et les nouveaux élus agissaient exactement comme leurs prédécesseurs quand ils entraient en fonctions, même s'ils les avaient blâmés durant la campagne électorale.

Heureusement nos aïeux eurent la sagesse de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Jamais ils ne perdirent foi en la démocratie. Jamais ils ne furent tentés de revenir à la monarchie. Les intellectuels de l'époque, qui avaient un fort sens des réalités, firent de nombreuses observations, analysèrent avec grand soin les nombreuses données recueillies, et conclurent que les causes de la corruption ne se trouvaient pas dans les institutions démocratiques. Il était hors de question de réformer les institutions démocratiques, puisqu'elles ne sauraient être différentes sans cesser du même coup d'être démocratiques. Comment le fait de restreindre le pouvoir du président et de ses ministres n'aurait-il pas constitué une remise en question de la volonté populaire comme source légitime de l'autorité politique ? Comment le fait d'interdire les partis politiques n'aurait-il pas constitué une atteinte à la liberté d'association politique ? Comment cette politique totalitaire n'aurait-elle pas entraîné l'anarchie la plus complète, chaque député étant libre de n'obéir qu'à ses caprices et qu'à ses intérêts particuliers ? Comment les candidats individuels auraient-ils pu rejoindre les électeurs, les intéresser à la politique et les inciter à remplir leurs devoirs de citoyens en votant, alors que les partis politiques – qui disposaient pourtant de beaucoup d'argent et d'influence, ainsi que d'une solide organisation – peinaient à le faire, comme le montrait le faible taux de participation aux élections ?

Bref, le problème n'était pas institutionnel, mais plutôt moral. Et comme on sait, la meilleure des choses du monde, comme la parole de notre Seigneur mort sur la croix, est susceptible d'être utilisée à de mauvaises fins par ceux qui n'ont pas le cœur pur, et dont les actions sont plutôt dictées par leur égoïsme et leur soif de pouvoir et d'argent. C'est pourquoi les intellectuels recommandèrent de moraliser les élus politiques et les élites économiques. Il était d'ailleurs beaucoup plus réaliste et moins risqué de réformer moralement les individus que d'essayer de

transformer pour le mieux les institutions politiques qui, si elles ne sont pas parfaites, sont néanmoins enracinées dans une tradition politique centenaire. C'est pourquoi on eut tôt fait de montrer que les quelques penseurs et activistes qui réclamaient plutôt d'importantes transformations des institutions politiques et économiques n'étaient que de simples rêveurs, que des idéalistes qui n'avaient aucun sens des réalités et qu'on ne saurait écouter sans s'engager dans une aventure très périlleuse.

La classe politique et les élites économiques, confrontées au mécontentement du peuple, se plièrent bon gré mal gré à la campagne de moralisation proposée par la majorité des intellectuels et défendue dans les médias, afin de regagner la confiance des citoyens. L'État et de riches mécènes déboursèrent d'importantes sommes d'argent pour fonder des écoles et des instituts d'éthique devant formuler et préciser les normes morales de justice, d'égalité, d'équité et d'intégrité auxquelles doivent se conformer les élus, les chefs d'entreprise et les banquiers ; et devant former des spécialistes de ces normes et de leur application, afin qu'ils puissent servir de conseillers à ces élus, chefs d'entreprise et banquiers. On forma des comités d'éthique au sein des entreprises pour conseiller les gestionnaires, on attacha des conseillers en éthique aux élus et aux partis politiques et on créa une commission permanente de moralisation de la politique. Au fur et à mesure que l'on investissait dans l'éthique, celle-ci faisait de grands progrès, le nombre de spécialistes de l'éthique augmentait sensiblement, les élus, les chefs d'entreprise et les banquiers se conformaient de plus en plus aux normes morales en vigueur, et par conséquent les scandales de corruption étaient en voie de devenir un phénomène marginal, attribuable à la dépravation morale de quelques individus particulièrement vicieux et immunisés à l'éthique. Le travail collaboratif de tous les experts de l'éthique aboutit finalement, il y a une vingtaine d'années, à l'invention de la boussole morale, laquelle procure des repères moraux fiables et permet de connaître avec certitude ce qu'il faut faire dans n'importe quelle situation pour se conformer aux standards moraux en vigueur dans notre société démocratique, pour autant qu'on soit capable d'utiliser cet appareil très complexe, ce pour quoi il faut être un expert de l'éthique. Depuis les élus, les chefs d'entreprise et les banquiers se conforment parfaitement aux valeurs démocratiques, agissent dans l'intérêt de tous les citoyens, et ne se rendent plus coupables de corruption et d'exploitation. Du coup, le continent de Moralie s'éleva encore un peu plus haut dans les cieux. »

Curieux de voir à quoi pouvait bien ressembler cet appareil merveilleux, je demandai à la travailleuse sociale si par hasard elle avait une boussole morale sur elle, ce que j'étais tout disposé à croire, à en juger d'après la bonté avec laquelle elle nous avait accueillis et d'après la patience avec laquelle elle nous enseignait l'histoire de la société à laquelle nous devons nous intégrer. Pourtant elle me répondit négativement, non sans laisser voir une certaine déception. C'est qu'elle

n'était qu'une simple citoyenne et que les boussoles morales coûtaient très cher à fabriquer, et ne fonctionnaient bien qu'entre des mains expertes, comme elle l'avait déjà dit :

« L'État n'a hélas pas assez d'argent pour fournir une boussole morale à tous les citoyens, ni pour leur apprendre à l'utiliser adéquatement. Il doit se contenter d'en mettre une à la disposition du président et de ses ministres, et de rémunérer des experts en éthique qui leur servent d'interprètes. Il arrive aussi que des intellectuels spécialisés dans le domaine de l'éthique – des universitaires ou des consultants – aient les moyens d'en acquérir ou d'en fabriquer une, quand ils obtiennent de l'État et du secteur privé les subsides nécessaires. Quant aux dirigeants des grandes entreprises et des grandes banques, ils sont bien entendu en mesure d'acquérir des boussoles morales et d'embaucher des interprètes, ce qui explique l'assainissement de l'économie et de la finance et la répartition plus équitable des richesses au cours des dernières décennies. Heureusement, la boussole morale rendant à coup sûr moraux ceux qui l'utilisent, les élus, les experts de l'éthique et les riches ne manquent pas de faire connaître au peuple les enseignements qu'ils tirent de cette utilisation, si bien que c'est comme si chacun d'entre nous avait une boussole morale et un interprète à sa disposition. »

Mû par un enthousiasme irréprouvable, je m'exclamai : « Bienheureux ceux qui, comme nous, accostent sur les rivages de la Moralie ! » La travailleuse sociale me dit que je n'aurais su mieux dire. C'est pourquoi les ingénieurs moraliens, nous a-t-elle appris, ont inventé des machines à produire des trombes marines et des tornades – qui consistent en une centaine d'hélices mues par autant de moulins à vent – afin d'aspirer en Moralie de nombreux migrants originaires du Bas-Monde. Il est vrai que parfois ils n'arrivent pas à gagner le rivage du continent avant que les nuages ne se dissolvent en gouttes de pluie, et qu'ils tombent dans l'océan pour s'y noyer, ou qu'ils se cassent les os en s'écrasant sur la terre ferme. C'est un risque que les Moraliens sont prêts à prendre pour les sortir de la misère et de la servitude à laquelle ils seraient irrémédiablement condamnés autrement. Quand je lui dis que je ne comprenais pas comment la société moraliennne réussissait à intégrer autant d'étrangers – qui étaient pauvres comme Job quand ils arrivaient sur les rivages de Moralie – sans se ruiner, la travailleuse sociale me répondit que ces nouveaux arrivants étaient une richesse pour la société d'accueil, qu'ils étaient un investissement qui ne manquait jamais d'être rentabilisé. Car on n'a jamais trop de bras et de cerveaux, surtout dans une société où l'on travaille avec ferveur au bien commun, comme c'est le cas en Moralie. Et comme les employeurs sont dorénavant très moraux, ils ne cherchent nullement à profiter de la situation précaire de cet arrivage de nouveaux travailleurs pour leur accorder des emplois minables et pour réduire les salaires et dégrader les conditions de travail des autres travailleurs, sous prétexte que l'offre de main-d'œuvre serait plus grande que la demande.

Dès le lendemain on mit à la disposition de chacun d'entre nous un grand appartement de quatre pièces dont le loyer et tous les frais étaient à moitié payés par l'État, à moitié par la compagnie immobilière à laquelle l'immeuble appartenait, et ce, jusqu'à ce que nous soyons en mesure de gagner décemment notre vie. Comme je connaissais déjà les rudiments de l'agriculture, on m'inscrivit gratuitement à l'université pour que je devienne agronome et on m'accorda une importante bourse d'étude, à moitié financée par l'État, à moitié par de riches philanthropes. Mes deux compagnons bénéficièrent des mêmes avantages : le premier, qui avait travaillé comme apprenti-éventailiste en Angleterre, entreprit des études pour devenir technicien en climatisation ; le deuxième, qui avait été ramoneur quand il était enfant, commença à suivre des cours pour devenir volcanologue.

Notre travailleuse sociale nous fit visiter la ville afin que nous puissions voir de nos propres yeux tous les bienfaits qui avaient découlé de la moralisation de la politique et de l'économie, et plus particulièrement de l'invention de la boussole morale. La première chose que nous remarquâmes fut le visage souriant de tous les Moraliens, des plus jeunes aux plus vieux, des plus riches aux plus pauvres. Tous se rendaient au travail ou en revenaient d'un pas alerte. Encouragés par Amandine, nous interrogeâmes l'un des passants à propos des causes d'un bonheur aussi apparent. Voici ce qu'il nous répondit :

« Il n'y a pas longtemps que vous êtes ici, n'est-ce pas ? Alors je vous explique. Le syndicat des dirigeants des entreprises a décidé la semaine dernière d'augmenter tous les salaires de 15 %. En effet, les interprètes de la boussole morale leur ont dit que leurs employés, qui étaient des êtres humains au même titre qu'eux, et dont le travail était à l'origine de leur prospérité, méritaient mieux ; et que des travailleurs plus heureux et plus reposés travaillaient mieux que des travailleurs moins heureux et moins reposés. Et mon employeur, qui est doté d'une boussole morale très sensible, a décidé de payer à tous ses employés une semaine supplémentaire de vacances par année, en plus des sept semaines qui sont la norme, et de réduire la semaine de travail à quatre jours, sans diminuer les salaires. Sans compter qu'il s'est engagé à défrayer la moitié du coût des traitements d'orthodontie de tous les enfants de ses employés, car une vie en santé commence par une bonne alimentation, et une bonne alimentation commence par une bonne dentition. Les autres employeurs, poussés par un noble sentiment d'émulation, décidèrent de s'imposer des standards moraux tout aussi élevés, et d'offrir des conditions de travail comparables à leurs employés. »

En interrogeant d'autres travailleurs heureux, nous apprîmes que le gouvernement, avec l'accord du syndicat des employeurs, avait décidé de baisser l'âge de la retraite à cinquante ans et d'augmenter leur contribution au régime de rentes reçues par les retraités ; que les jours fériés étaient récemment passés au nombre de trente par année ; que les

transports en commun avaient été nationalisés et étaient dorénavant gratuits pour tous ; que les entreprises devaient payer une importante redevance à l'État pour l'exploitation des ressources forestières, pétrolières et minières du continent, afin que toute la collectivité puisse en bénéficier ; qu'elles avaient aussi la responsabilité de mettre en application des politiques de recyclage des déchets, d'économie énergétique et de luttés contre la pollution ; que les droits de scolarité dans les universités avaient été diminués de 30 % et que leur abolition complète devait être réalisée d'ici dix ans ; que les milliardaires s'étaient engagés à offrir des bourses d'étude aux jeunes dont les origines étaient modestes ; que les écoles primaires et secondaires offriraient un petit déjeuner à tous les enfants venant de milieux défavorisés ; que des programmes de lutte contre l'intimidation seraient mis en place dans ces écoles ; que le nombre de lits dans les hôpitaux serait augmenté de 23 %, le nombre de médecins de 18 % et le nombre d'infirmières de 14 % ; que les élus avaient consenti à une diminution de 28 % de leur salaire et de 43 % de leurs comptes de dépenses ; que le gouvernement consulterait régulièrement les citoyens en organisant des référendums ; que les partis politiques avaient mis de côté leurs différends pour adopter à l'unanimité une motion qui reconnaît le droit inaliénable de tous les êtres humains d'être heureux et de développer pleinement leurs aptitudes ; que les banquiers accorderaient généreusement des prêts aux particuliers et à l'État à des taux d'intérêt dérisoires ; que l'adjudication et l'exécution des contrats de travaux publics seraient faites dans la plus grande transparence ; que les riches avaient juré solennellement de ne plus dissimuler leurs avoirs dans des paradis fiscaux ; qu'un code d'éthique rigoureux entrerait en vigueur dans les médias pour que les journalistes fournissent une information objective, impartiale et rigoureuse au public ; que le commerce équitable serait encouragé ; que les milliardaires financeraient et parraineraient des organismes caritatifs luttant contre la famine, les maladies transmises sexuellement, la violence conjugale et le non-respect des droits de l'Homme dans le Bas-Monde ; que des centres d'accueil et d'intégration des immigrants seraient conjointement financés par les secteurs public et privé ; qu'une police de proximité serait créée pour lutter contre la délinquance juvénile, pour veiller à la paix publique et pour assurer le respect de l'obligation de porter une armure (heaume, cuirasse, gantelets, cubitières, jambières, genouillères, cuissards, gorgerin, grèves, solerets, etc.) à vélo ; que le nombre de repas servis dans les soupes populaires serait doublé, de même que le nombre de lits dans les dortoirs accueillant les sans-abris ; que l'on aiderait les chômeurs à réintégrer le marché du travail ; que la consommation de tabac serait fortement taxée et interdite dans les lieux publics, afin de décourager un comportement nuisible pour la santé des fumeurs et des non-fumeurs ; que l'on mettrait en place des programmes de dépistage du cholestérol et du cancer du sein à domicile ; que l'on punirait sévèrement les propos racistes et sexistes et toutes les formes de harcèlement ; que l'on valorisait la liberté de conscience, le respect des identités religieuses et le vivre-

ensemble ; que tous avaient l'obligation morale de visiter régulièrement leurs vieux parents ; qu'on construirait de nouvelles maisons de retraités et de nouveaux centres de soins de longue durée, afin que les personnes âgées soient traitées avec dignité ; que chacun avait la responsabilité d'avoir de saines habitudes de vie, en mangeant bien et en faisant régulièrement de l'activité physique ; etc.

Après une journée entière passée à interroger des travailleurs qui disaient tous la même chose, je dus me rendre à l'évidence que mes doutes n'étaient pas justifiés et que les choses devaient être telles qu'ils le disaient. J'étais impatient de voir de mes propres yeux toutes les merveilles rendues possibles par la profonde sagesse des Moraliens et l'invention de la boussole morale. En attendant, je m'approchai du rivage où j'avais débarqué et je remerciai le Bon Dieu de m'avoir guidé en ces lieux qu'en mon cœur j'appelais la République des Cieux. Mais le Seigneur me considéra indigne d'un tel privilège et s'irrita de ma vanité. Alors que je me recueillais et que je contemplais les nuages et le soleil couchant, une violente bourrasque m'emporta dans les airs. Plus jamais je ne revis le continent de Moralie.

IV

Les vents étaient si puissants que je virevoltai plusieurs heures dans tous les sens, parfois cul par-dessus tête, parfois tête par-dessus cul. Enfin un vol de bernaches géantes, dont c'était justement la période de migration, passa près de moi. Je m'accrochai aux pattes de l'une d'entre elles, dans l'espoir qu'elle devrait tôt ou tard se poser sur la terre ferme pour se restaurer et se reposer. Hélas ! la sale bête était vigoureuse ! Elle vola quarante jours et quarante nuits durant lesquels je me nourris des œufs qu'elle pondait en plein vol, et que j'attrapais au vol. Pour me désaltérer, je n'avais qu'à ouvrir grand la bouche quand nous volions à travers les nuages. Mais vint le temps où ma vessie fut sur le point d'éclater et mes tripes sur le point d'exploser. Que faire ? Si je me satisfaisais sans gêne à cette altitude, non seulement je risquais d'éclabousser un pauvre badaud qui se promenait sans faire de mal à personne, mais je risquais même de l'assommer. Compte tenu de la vitesse que prendraient mon urine et mes selles en tombant de si haut, qu'est-ce qui me disait que le toit de la maison la plus solide suffirait à mettre à l'abri les pauvres habitants de Bas-Monde qui se trouvaient sous moi ? Je tins donc fermé du mieux que je pus tous mes orifices. Comme le ciel s'était dégagé, les rayons du soleil me dardaient sans relâche. Le contenu de ma vessie passa alors à l'état gazeux, alors que le contenu de mes intestins se sublima peu après. Ces gaz étant plus légers que l'air, je gagnais peu à peu de l'altitude ; et plus je gagnais de l'altitude, plus le soleil devenait ardent ; plus le soleil était ardent, plus les gaz se dilataient ; plus les gaz se dilataient, plus la pression interne de mes organes augmentait – si bien que j'eus tôt fait de me transformer en montgolfière. Je lâchai les pattes de ma bernache qui m'était devenue inutile, et je m'envolai loin de la Terre. Plus je gagnais de l'altitude, plus la pression externe diminuait ; et plus la pression externe diminuait, plus la pression interne augmentait. Autrement dit, je souffrais le martyr. Ma rotondité était telle que j'étais menacé d'explosion d'une minute à l'autre.

Je me résignai donc à déroger aux règles de la bienséance et à lâcher un vent. Conformément au principe d'action-réaction, la matière expulsée dans le vide spatial me propulsa vers l'avant. Bien que ma pression interne diminuât en conséquence, cette poussée était plus que suffisante pour lutter contre l'attraction gravitationnelle de la Terre, qui se faisait d'ailleurs de moins en moins sentir à cette altitude. Avec une adresse qui eut rendu jaloux le pilote de L'Albatros, je parvins ainsi à m'approcher de la Lune, dans laquelle je rêvais de voyager depuis mon enfance. Mais vint un point à partir duquel – c'est-à-dire aux trois quarts de la distance séparant la Lune de la Terre – la force gravitationnelle de la première devint plus grande que celle de la dernière. Je dus alors faire une pirouette pour être en position d'user du principe d'action-réaction afin de ralentir ma chute et de me poser en douceur sur la Lune.

La Lune était entièrement recouverte d'un épais manteau de smog. Non seulement il m'était de plus en plus difficile de respirer, mais aussi je n'y voyais goutte. Je désespérais de trouver un bon endroit où alunir. Quand je ne me trouvais plus qu'à trois cents yards au-dessus du sol, je compris que j'allais devoir me poser en pleine ville, des immeubles cubiques et grisâtres s'étendant à perte de vue. Je fis du mieux que je pus pour me diriger vers une étroite ruelle, mais le vent s'y opposa et j'entrai en collision avec la paroi d'un édifice.

Quand je repris conscience, je me trouvais dans un hôpital. J'étais allongé sur un lit, avec le crâne bandé et tous les membres cassés. Je partageais ma chambre avec onze autres malades. L'un d'eux fit sonner une clochette dès qu'il vit que j'avais ouvert les yeux. Un médecin et une infirmière entrèrent quelques secondes plus tard. Comme j'étais désorienté et confus, j'en étais venu à me demander si tous mes voyages n'étaient pas des rêves que j'avais faits dans mon délire, puisque je sentais que je faisais de la fièvre. Le médecin me confirma que j'étais sur la Lune, et qu'il avait eu toute la peine du monde à me remettre en un seul morceau. Il me faudrait garder le lit pendant environ six mois, après quoi je pourrais faire mes premiers essais pour marcher à nouveau. Mais il ne fallait pas que je me fasse des illusions : je demeurerais boiteux toute ma vie. Que je me compte plutôt chanceux d'être encore en vie ! Je serrai les dents et maudis en mon for intérieur mon humeur vagabonde.

Dès le lendemain, je commençai à discuter avec l'un de mes compagnons de chambre. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui s'appelait Stéphane et qui avait eu une grave attaque cardiaque. L'histoire de ses malheurs me fit oublier les miens. Il était père de six enfants et sa femme, qui avait accouché de triplets à quarante-six ans, ne s'était jamais entièrement remise de sa dernière grossesse ; si bien qu'il était le principal pourvoyeur de sa nombreuse famille. C'est justement parce qu'il s'était tué à l'ouvrage qu'il avait eu cette attaque cardiaque. Je lui demandai pourquoi il avait eu autant d'enfants alors qu'il n'avait

manifestement pas les moyens de les faire vivre. Il poussa un long soupir, puis il me répondit :

« Vous êtes un étranger et vous ne pouvez pas comprendre. Quand nous sommes arrivés ici, sur la Lune, nous étions peu nombreux et confrontés à un environnement très peu hospitalier. C'était un véritable désert : les terres étaient arides et les cours d'eau asséchés. Vous comprendrez que le taux de mortalité était très élevé chez les premiers colons lunaires. Roaduch le Grand, que nos ancêtres s'étaient donné pour chef quand ils ont entrepris la migration qui les mena de l'Ancien Monde au Nouveau Monde, convoqua une assemblée constituante qu'il décida de présider lui-même, afin de remédier rapidement aux problèmes auxquels était confrontée la nouvelle colonie. Comme il était un fervent démocrate, il proposa à l'Assemblée de faire du référendum d'initiative citoyenne le fondement même de notre nouvel État. Ce que l'Assemblée accepta à l'unanimité, nos ancêtres ayant fait l'expérience des limites et des dangers de la démocratie représentative, surtout quand les partis politiques contrôlent la scène politique et obligent les électeurs à choisir parmi les candidats qui les représentent. Ils n'avaient quand même pas fait tout ce chemin seulement pour changer de maîtres et pour connaître la même servitude. Ensuite, comme nos ancêtres avaient été pour la plupart exclus des élections des députés en raison de leurs origines modestes et du cens qu'il fallait payer pour obtenir le droit de vote, ils proclamèrent à l'unanimité le suffrage universel. Tous les hommes, étant naturellement égaux, devaient nécessairement bénéficier des mêmes droits politiques, peu importe leur ascendance, leur richesse, la couleur de leur peau, leur religion et leur sexe. L'un des membres de l'Assemblée fit alors remarquer que les enfants, les bambins, les bébés et les poupons, étaient eux aussi des êtres humains à part entière, et que par conséquent ils devraient disposer des mêmes droits que les autres êtres humains. Bien que personne n'osât remettre en question une vérité aussi évidente, on voyait mal comment faire voter les enfants, les bambins, les bébés et les poupons, et on jugeait que le vote des enfants ne serait pas éclairé. Roaduch, qui avait longuement réfléchi à ce problème, proposa à l'Assemblée d'inscrire dans la Constitution de la République de la Lune la reconnaissance des parents, qui représentent les intérêts des enfants sur tant d'autres points, comme représentants politiques des enfants jusqu'à ce que ces derniers soient en âge d'exercer eux-mêmes leur droit de vote. Bref, il a été décidé – et il en est encore ainsi aujourd'hui – que chaque parent, en plus de disposer d'une voix pour lui-même, disposerait d'une voix pour chacun de ses enfants nés ou à naître. Puisqu'on a jugé impossible et absurde de diviser ces voix supplémentaires en deux moitiés entre les deux parents, la voix étant l'élément indivisible de la démocratie ; puisque l'idée même d'une telle division fut aussi considérée comme très dangereuse, en raison du principe « un homme, une voix » qui sert de base au suffrage universel, qui pourrait être renversé (« une voix, un homme ») et ouvrir la porte à l'idée que, s'il y a des demi-voix

ou des fractions de voix, c'est qu'il y a des demi-hommes ou des fractions d'hommes, conformément au principe de proportionnalité ; puisqu'on a jugé qu'il était arbitraire et injuste d'accorder ces voix à la mère ou au père de manière permanente ou à tour de rôle ; puisqu'on jugea impraticable de faire voter la mère et le père, qui pourraient parfois être en désaccord, avec une même et unique voix supplémentaire ; pour toutes ces raisons, dis-je, il fut décidé que la mère et le père de six enfants disposeraient à eux deux de quatorze voix, alors qu'une femme et un homme célibataires, ou un couple sans enfants, disposeraient à eux deux de seulement deux voix. Ces voix supplémentaires, bien entendu, devaient être la propriété inaliénable de chaque parent pris individuellement, et non en tant que membres du couple de parents, et ce, jusqu'à ce que chaque enfant atteigne la majorité, pour que l'obtention de ces voix n'entrave pas la reconfiguration des cellules familiales et ne devienne pas un enjeu de dispute lors des divorces. On loua d'autant plus la sagesse de cette idée qu'elle favorisait dans le corps des citoyens la formation d'une vision à long terme, que ceux qui avaient des enfants et dont l'existence se poursuivrait par leur intermédiaire étaient forcément plus aptes à avoir que les célibataires égoïstes qui ne pensaient qu'à eux-mêmes, qui privaient l'humanité de nouveaux exemplaires et la société de nouveaux citoyens, et donc qui se souciaient généralement assez peu de ce qui se passerait après leur mort. En effet, chaque enfant, en tant que représentant de l'avenir, disposerait indirectement de deux voix, l'une pour chacun de ses parents, alors que chaque adulte ne disposerait que d'une voix pour lui-même. Enfin, pour nous établir de manière permanente sur la Lune, il nous fallait nous multiplier et devenir aussi nombreux que les étoiles ; et cette manière d'obtenir des voix supplémentaires était un excellent moyen d'encourager les citoyens, avides de participer activement à la politique, à avoir de nombreux enfants. Quant aux citoyens célibataires, non seulement il fut décidé qu'ils seraient blâmés publiquement pour leur refus de fonder une famille, qui est l'élément de base de la vie en société, mais il fut aussi inscrit dans la Constitution, à l'occasion d'un des premiers référendums organisés par les citoyens-parents, que chaque célibataire ou adulte sans enfants devrait payer à l'État, en guise de compensation, la somme d'argent correspondant aux allocations familiales pour quatre enfants.

Comme la Lune a un effet positif sur la libido et la fertilité des femmes qui se fait sentir jusque sur la Terre, le taux de natalité fut non seulement suffisant pour remplacer ceux d'entre nous qui, au début de la colonisation de la Lune, mouraient en grand nombre et encore jeunes, mais aussi pour accroître notre population. En cinq ou six générations, nous avons fait de la Lune une nouvelle Terre, et notre population était passée de quelques milliers à quelques millions d'individus. Notre colonie n'étant plus menacée de disparition et étant même bien établie sur la Lune, notre population se mit à croître moins rapidement, malgré le fait

que sur plusieurs points la politique nataliste lunaire était encore tout à fait pertinente.

Notre réussite ne manqua pas d'attirer de nouveaux Terriens, qui vivaient souvent misérablement sur leur planète. Comme nous avons encore beaucoup de terres à rendre cultivables et de ressources naturelles à exploiter, comme nous avons besoin d'un nombre grandissant de bras et de cerveaux, nous avons accueilli chaleureusement ces nouveaux arrivants et nous les avons naturalisés. Seulement ils ont apporté avec eux des mœurs, des valeurs et des croyances très différentes des nôtres. Alors que les premiers colons étaient pour la plupart athées, agnostiques ou se désintéressaient de la pratique religieuse, alors qu'ils se considéraient avant tout comme des citoyens lunaires et que la chose qui leur importait le plus au monde était le projet politique lunaire, il en allait autrement pour les nouveaux arrivants, qui étaient avant tout chassés de chez eux par la misère et les guerres, et attirés dans notre colonie par sa prospérité. Catholiques, protestants, orthodoxes, juifs et musulmans immigrèrent en grand nombre chez nous, et continuèrent pour beaucoup à se considérer en premier lieu comme des membres de leur confession respective, et en deuxième lieu comme des citoyens de la République de la Lune, la seconde étant par conséquent subordonnée à la première pour eux.

Chacune de ces communautés religieuses ayant été persécutée par les autres communautés sur la Terre, ou ayant été impliquée dans des guerres civiles qui l'ont opposée à elles, elles se donnèrent toutes pour objectif de détenir en tant que groupes une part assez importante du pouvoir politique, question de veiller à ce que les institutions lunaires soient compatibles avec leurs propres mœurs, valeurs et croyances, de ne pas se faire imposer les mœurs, les valeurs et les croyances des communautés rivales, et parfois même de prendre leur revanche pour des torts subis sur la Terre, en imposant à ces autres communautés le respect de leurs convictions religieuses. C'est pourquoi les membres de ces communautés détournèrent l'excellent principe de la Constitution Lunaire – selon lequel les parents disposent de voix supplémentaires pour représenter leurs enfants – pour servir leurs intérêts particuliers, au détriment de ceux de toute la société lunaire. Il en résulta une véritable course à la reproduction entre les différentes communautés, laquelle se continue encore aujourd'hui.

Il est vrai qu'une partie non négligeable des nouveaux citoyens lunaires refusa d'abord de servir ainsi les intérêts de leurs communautés d'origine, et s'affirma avant tout comme citoyens de la République de la Lune. Toutefois leurs communautés d'origine et leurs chefs exercèrent de fortes pressions sur eux, puis les tensions intercommunautaires croissantes eurent pour effet que les membres des autres communautés les identifiaient avant tout comme des membres des communautés rivales dont ils essayaient pourtant de se dissocier, et non comme des citoyens lunaires. Peinant à exister en tant qu'individus et citoyens, ils se virent

dans l'obligation d'exécuter peu à peu un repli identitaire. Quant aux Lunaires de souche, leur pouvoir politique est d'autant plus menacé aujourd'hui que certains d'entre eux sympathisent avec les communautés identitaires constamment alimentées par l'immigration ou se joignent même à elles, et qu'ils ont généralement moins d'enfants que les membres de ces communautés. Afin de ne pas devenir des citoyens de seconde classe et de ne pas nous faire imposer les convictions religieuses et morales de ces communautés, il nous fallut avoir autant d'enfants que possible, autrement c'en était fait de nous. Et peut-être n'en avons-nous pas assez fait puisque la Ligue des Croyants, qui regroupe les fidèles de plusieurs religions, a réussi à obtenir suffisamment de signatures pour organiser un référendum d'initiative citoyenne, dont l'issue est très incertaine, sur l'interdiction de manquer de respect aux convictions religieuses, quelles qu'elles soient, et aussi de donner publiquement une image négative de n'importe quelle religion.

Vous comprenez maintenant pourquoi ma femme et moi avons eu autant d'enfants même si nous étions loin d'être riches. »

Je le questionnai sur l'allocation familiale que les parents recevaient de l'État pour chacun de leurs enfants, laquelle était en partie financée par les célibataires et les couples sans enfants. Il me répondit qu'en raison des mesures incitant à la procréation et dissuadant de ne pas avoir d'enfants, les célibataires et les couples sans enfants étaient maintenant presque disparus. Les couples qui avaient de la difficulté à avoir des enfants avaient recours à des traitements de fertilité, alors que ceux pour qui c'était impossible en adoptaient et faisaient appel à des mères-porteuses. Bref, presque tous préféraient fournir à l'État une contribution en enfants au lieu d'une contribution en argent, d'autant plus que cela leur permettait de ne pas devenir des citoyens de seconde classe. Si bien que l'État, incapable de financer les allocations familiales toujours plus nombreuses en taxant les célibataires et les couples sans enfants toujours moins nombreux, dut se résoudre à diminuer progressivement ces allocations, lesquelles sont insuffisantes pour subvenir aux besoins des enfants. Malgré tout, les dépenses demeurèrent considérables pour l'État en raison du grand nombre d'enfants. L'État dut notamment se désengager progressivement de l'éducation des enfants, puisqu'il lui aurait fallu constamment augmenter le nombre d'écoles et d'enseignants pour donner une bonne instruction aux enfants toujours plus nombreux, alors qu'il peinait déjà à rénover les écoles existantes et à ne pas diminuer le nombre d'enseignants. Une partie plus importante de l'éducation fut alors prise en charge par les communautés, qui en profitèrent pour détourner leurs membres du projet politique lunaire commun et pour accroître leur emprise sur eux et les pousser à continuer à avoir de nombreux enfants, même si les parents devaient s'éreinter au travail pour subvenir à leurs besoins. Si bien que la population lunaire doubla presque en soixante-dix ans et que nous commençons à manquer de place, la Lune étant considérablement plus petite que la Terre. Quant aux employeurs, ils

profitèrent de cette offre élevée de main-d'œuvre pour réduire les salaires, un employé mécontent pouvant facilement être remplacé par un autre. Les timides mesures prises par l'État pour que les employeurs accordent des conditions de travail décentes à leurs employés ne suffirent pas à renverser cette tendance, alors que les problèmes de surpopulation entraînaient une forte hausse des loyers et des denrées alimentaires. Enfin Stéphane conclut ses explications en faisant un large geste de la main, par lequel il désignait tous nos compagnons de chambre :

« Regardez bien toutes les personnes qui se trouvent ici. Le travail pénible auquel ils doivent s'astreindre pour faire vivre leurs enfants est la cause directe ou indirecte de tous leurs maux, lesquels les hôpitaux publics sous-financés peinent à soigner, compte tenu de leur fréquence et de leur caractère chronique ou incurable. Que nous soyons simples citoyens lunaires, catholiques, protestants, orthodoxes, musulmans ou juifs, voyez tout le mal que nous a fait cette concurrence entre communautés ! Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que le principe de base édicté par Roaduch le Grand est mauvais... »

Comme nos compagnons commençaient à le regarder de travers, Stéphane se tut. Je me demandai quelques instants si je n'étais pas en fait dans un asile d'aliénés. Mais les voyages forment la jeunesse, et je n'étais plus un jeunot sans expérience qui pût se contenter de l'affirmation péremptoire de Stéphane ou qui pût craindre la colère de quelques éclopés, cardiaques, paralytiques, cancéreux et autres grabataires, aliénés ou non. Je pris donc à partie mon voisin de lit, qui se mit aussitôt à gigoter :

« Le référendum d'initiative citoyenne est effectivement une excellente idée. Sans lui, les élus et les membres du gouvernement sont libres de n'en faire qu'à leur tête. Bref, dans une république où les référendums d'initiative citoyenne ne sont pas possibles, le pouvoir politique des citoyens est très limité : ils peuvent tout au plus choisir, parmi les candidats proposés par les partis politiques, qui feront les lois et qui gouverneront à leur place, sans avoir de comptes à leur rendre. Cependant je trouve discutable le principe selon lequel les parents obtiennent des voix supplémentaires en fonction du nombre de leurs enfants. Je ne m'attarderai pas longuement à ses mauvais effets quand la société dans laquelle il doit être appliqué est divisée en communautés héréditaires. Vous en avez déjà suffisamment parlé. J'ajoute seulement que l'importance qu'on accorde à ce principe favorise la formation, la conservation et la montée en puissance de ces communautés incompatibles avec le projet politique lunaire. Rendez-vous donc à l'évidence : la famille n'est pas tant l'élément de base à partir duquel doit se former la société démocratique lunaire, que l'élément fondamental grâce auquel ces communautés – religieuses ou autres – apparaissent, perdurent et se subordonnent le projet politique lunaire. Non seulement la famille est en elle-même une communauté qui entre en concurrence avec

la communauté de tous les citoyens lunaires, mais elle donne naissance à des communautés identitaires qui sont elles aussi incompatibles avec la communauté des citoyens. On ne fait qu'aggraver la chose quand on décide d'accorder aux parents des voix supplémentaires pour représenter les intérêts de leurs enfants. Je crois même que la situation déplorable que vous connaissez actuellement se serait produite quand même – mais moins rapidement et sous une forme moins radicale, il est vrai – sans l'immigration terrienne massive sur la Lune. Des communautés identitaires et héréditaires auraient fini par se former au détriment de la communauté des citoyens. Le ver est dans la pomme depuis le début. »

Stéphane, qui ronchonnait sans arrêt, finit par m'interrompre. Il s'écria que je remettais en question le droit inaliénable de tous les êtres humains de participer, directement ou indirectement, à la vie politique, et que du même coup je remettais en doute le fait que les enfants sont des êtres humains à part entière.

Je répliquai que c'était exactement ce que je faisais, ce qui lui fit faire la grimace. Je poursuivis mon attaque, non sans une certaine malice :

« Je soutiens que c'est aussi ce que vous faites sournoisement, vous les Lunaires, dans votre Constitution. Eh oui ! vous remettez en question le suffrage universel, et vous ne reconnaissez pas les enfants comme des êtres humains à part entière. Car si vous les reconnaissiez vraiment comme des êtres humains à part entière, ne devraient-ils pas exercer leur droit de vote, ce qui est le droit inaliénable de tous les êtres humains ? Or ils ne l'exercent pas : ce sont leurs parents qui le font à leur place. Ce qui veut dire que, par opposition aux adultes, ils ne sont pas des êtres humains à part entière. Ce qui est très juste à mon avis, sinon les enfants n'auraient pas besoin d'être éduqués et de développer leurs capacités pour réaliser leur potentiel humain. »

Et Stéphane de répliquer que je tordais tout, et que les enfants étaient bel et bien des êtres humains à part entière puisqu'ils disposaient d'un droit de vote qui était exercé par les parents chargés de leur servir de représentants jusqu'à leur majorité. Le fait de soutenir le contraire pouvait mener, selon lui, aux pires atrocités envers les enfants, qui seraient traités comme de vulgaires animaux par tous ceux qui ne les considéreraient pas comme des êtres humains à part entière, et qui les priveraient par conséquent d'une éducation digne de ce nom.

Pas convaincu du tout, je revins à la charge :

« Mais ceux qui ont un droit de vote qu'ils ne peuvent pas exercer eux-mêmes ont-ils vraiment un droit de vote ? Et comment leurs parents pourraient-ils exercer au nom de leurs enfants un droit de vote qu'ils n'ont pas vraiment ? Enfin comment les parents pourraient-ils être raisonnablement considérés comme les représentants politiques des enfants alors que ceux-ci ne les ont pas choisis comme représentants pour la simple raison qu'ils n'ont pas le droit de choisir ceux qu'on leur

impose comme représentants, et qui par conséquent ne peuvent pas être considérés comme *leurs* représentants ? Que diriez-vous si on prétendait que vous avez un droit que vous n'avez pas le droit d'exercer, mais qui serait exercé par un représentant qu'on vous impose et que vous n'auriez pas le droit de choisir ou de révoquer ? N'est-ce d'ailleurs pas pour des raisons fort semblables que Roaduch et vos ancêtres ont rejeté les institutions représentatives telles qu'elles existaient et continuent d'exister sur la Terre ? »

Et Stéphane de s'exclamer que ce n'était pas la même chose, puisque ses ancêtres et lui étaient des adultes et non des enfants. Je répondis que cela ne changerait rien à l'affaire, et que l'enfant qui ne pouvait pas exercer un droit et choisir le représentant qui devait l'exercer en son nom, justement parce qu'il était un enfant, ne disposait pas davantage de ce droit et n'avait pas davantage un représentant que l'adulte qui, pour d'autres raisons, n'aurait pas le droit d'exercer lui-même son droit et de choisir le représentant qui l'exercerait en son nom. Bref, l'enfant ne disposait pas d'une voix que son prétendu représentant utiliserait pour voter en son nom. Et en prétendant que ce n'était pas la même chose pour un enfant et un adulte, c'est-à-dire que ce problème de représentation politique n'était applicable qu'aux adultes et non aux enfants, on ne faisait rien d'autre, justement, que d'établir une différence fondamentale entre les adultes et les enfants, et que de montrer qu'en fait on ne considérait pas les enfants comme des êtres humains à part entière, malgré tous les beaux discours que l'on faisait à ce sujet.

Stéphane ne sembla nullement saisir la finesse de mon argument et se contenta de s'écrier que je remettais en question le principe « un homme, une voix », ce qui constituerait selon lui une attaque en règle contre les principes mêmes de la démocratie. Voilà ce que je lui répondis, avec un sourire narquois :

« Mais vous ne reconnaissez pas davantage ce principe que moi. Si chaque parent dispose d'une voix supplémentaire pour chaque enfant qu'il a, et si cette voix n'est pas vraiment celle de l'enfant puisqu'il n'a pas le droit de l'utiliser pour voter, il faut bien reconnaître que cette voix est celle du parent, lequel a bien plusieurs voix qui sont toutes les siennes, même si on les lui donne parce qu'il a des enfants. Et même si les voix supplémentaires du père et de la mère étaient vraiment celles de leurs enfants, chaque enfant disposerait alors de deux voix et non d'une seule, comme les adultes. Et quand des enfants grandissent dans une famille monoparentale – soit que l'un des deux parents ne se soit pas ou n'ait pas été déclaré, soit que l'un des deux parents soit mort et n'ait pas été remplacé par un nouveau conjoint qui pourrait être considéré comme un parent adoptif, soit que l'un des deux parents se sépare de l'autre et lui laisse la garde des enfants, ce qui revient à abdiquer la parentalité en raison de laquelle on lui avait accordé des voix supplémentaires –, ne se retrouveraient-ils pas à disposer chacun d'une seule voix pour voter par

l'intermédiaire de leur unique parent, contrairement aux autres enfants qui ont deux parents et qui disposent donc de deux voix ? Si par contre vous décidez d'accorder la voix du parent manquant pour chaque enfant au parent restant, alors celui-ci dispose à lui seul d'autant de voix que la mère et le père qui ont le même nombre d'enfants. Voyez le peu de cas que vous, les Lunaires, faites en réalité du principe « un homme, une voix » ! »

Stéphane commença à haleter et à transpirer abondamment. Enthousiasmé par la vocation de penseur et de disputeur que je me découvrais et que j'attribuais au solide coup que j'avais reçu sur la tête en alunissant, je décidai d'attaquer mon adversaire jusque dans ses derniers retranchements :

« Votre attitude est scandaleuse ! Mais ce qui est scandaleux, ce n'est pas la remise en question du principe « un homme, une voix », c'est votre manière peu réfléchie d'y déroger, ce qui s'explique en grande partie par le fait que vous n'y avez pas dérogé ouvertement, mais sous le couvert d'une application encore plus universelle du principe en question, les enfants devant disposer eux aussi d'une voix. Il faut bien reconnaître que vous avez eu la sagesse de ne pas donner aux enfants le droit de voter. Mais était-ce aussi sage de déroger à ce principe en faveur des parents, et de faire d'eux les principaux détenteurs du pouvoir politique en leur donnant une voix supplémentaire pour chacun de leurs enfants ? Cela ne revient-il pas à donner l'essentiel du pouvoir politique à ceux qui, en raison des enfants dont ils ont la charge, ont peu de temps pour réfléchir à la politique ; qui ont tendance à s'isoler dans leurs familles, lesquelles deviennent leur principal milieu de vie avec le milieu de travail ; et qui en viennent à croire qu'on peut gouverner un État et organiser une société comme on administre le foyer familial ? »

Stéphane, d'une voix chevrotante, affirma que les familles étaient non seulement des communautés qui s'intégraient parfaitement dans la grande communauté lunaire, mais aussi que les valeurs communautaires qu'on y cultivait étaient celles mêmes qui étaient nécessaires à la formation du tissu social lunaire. Tout frémissant, il ajouta qu'il était impossible que les familles, qui procuraient à la République de la Lune ses citoyens, ne cultivent pas chez les parents des dispositions favorables au bon fonctionnement des institutions démocratiques. Les parents étaient par conséquent les meilleurs citoyens. Je continuai comme s'il n'avait rien dit :

« Je soutiens qu'il aurait été beaucoup plus sage de déroger au principe « un homme, une voix » en faveur des célibataires. Libres de toutes obligations familiales, ne disposent-ils pas de beaucoup plus de temps pour réfléchir et participer à la politique ? Ne se repliant pas dans les milieux familiaux, ne sont-ils pas tout disposés à se considérer d'abord comme des citoyens membres de la grande communauté lunaire ? Ne sont-ils pas plus aptes que les parents à défendre les intérêts des citoyens

que les parents, lesquels s'identifient beaucoup plus à leur rôle de parents que de citoyens ? Qu'on juge du peu de lucidité politique des parents à la lumière du référendum d'initiative citoyenne à l'issue duquel ils ont décidé de taxer lourdement les célibataires pour financer les allocations familiales qu'ils recevaient de l'État, ce qui a eu pour effet la disparition des conditions favorables dont les célibataires bénéficiaient pour participer à la politique (cette taxe les obligeant à travailler davantage) et aussi la quasi-disparition de la condition de célibataire (les célibataires voulant se soustraire à cette taxe), ce qui a mené à une augmentation du nombre d'allocations familiales payables par l'État, à la diminution correspondante de leur financement et donc à la diminution du montant de ces allocations. Ce qui montre que les parents sont même incapables de défendre intelligemment leurs intérêts en tant que parents, et que la vision d'avenir qu'on leur suppose n'est en fait qu'une chimère. »

Je m'apprêtais à démontrer que les parents étaient aussi responsables, en raison de leur inaptitude politique, de toute la situation sociale et économique lunaire actuelle quand tous mes compagnons de chambre (catholiques, protestants, orthodoxes, juifs, musulmans, agnostiques et athées confondus) se laissèrent lourdement tomber de leurs lits et commencèrent à ramper péniblement vers moi, en poussant des cris furieux. Tout emplâtré que j'étais, ils m'auraient sans doute déchiré de leurs ongles si une douzaine d'infirmiers, baraqués et poilus comme des gorilles, n'avaient pas été attirés par ce vacarme et ne les avaient pas attachés à leurs lits. Comme ils considéraient que j'étais l'instigateur de ces troubles, l'un d'entre eux me donna un puissant coup sur la tête, dans l'espoir de me remettre les idées en place. Je perdis la soudaine vocation de penseur que je m'étais découverte en même temps que je perdis connaissance.

J'appris plus tard que les autorités lunaires s'entretinrent par la suite avec les autorités anglaises pour convenir des modalités de mon rapatriement. Je repris conscience quelques jours plus tard, dans une cellule capitonnée de l'hôpital de Bedlam et vêtu d'une camisole de force. C'est là que le Sieur Sigurð Ólafsson, érudit de grand renom qui avait ses entrées à la cour même s'il était étranger, eut l'amabilité de me rendre visite pour rédiger la relation très exacte de mes voyages.